

Deux ans avant la prise de La Havane, le New York Times est le premier à rencontrer Fidel Castro et ses guérilleros. Un texte historique.[Publié le 24 février 1957]

Fidel Castro, le chef rebelle de la jeunesse cubaine, est bien vivant et continue de livrer un âpre et victorieux combat des sommets presque impénétrables de la Sierra Maestra, dans l'extrême sud de l'île.

Le président cubain, Fulgencio Batista, a déployé dans la zone la crème de son armée, mais c'est une lutte jusqu'ici bien vaine que mènent ses troupes face à l'homme le plus dangereux que le général ait affronté au cours de sa carrière longue et mouvementée de chef d'État et de dictateur.

Ce document est le premier témoignage attestant que Fidel Castro est toujours vivant, et toujours à Cuba. Hormis l'auteur de ces lignes, personne de l'extérieur, et moins encore de la presse, n'a rencontré le Señor Castro. Avant la publication de cet article, personne à La Havane, pas même à l'ambassade des États-Unis, pourtant bien armée pour obtenir des renseignements, ne sait que Fidel Castro se trouve effectivement dans la Sierra Maestra.

Entre autres vertus, ces pages auront celle de briser la censure la plus dure qu'ait jamais connue la République cubaine. La province de l'Orient, avec ses 2 millions d'habitants et ses cités florissantes que sont Santiago, Holguín et Manzanillo, est coupée de La Havane tout autant que pourrait l'être un autre pays. La Havane ne sait pas, et ne peut pas savoir, que des milliers d'hommes et de femmes se sont ralliés corps et âme à Fidel Castro et à la nouvelle donne qu'il incarne à leurs yeux. La Havane ignore que des centaines de citoyens éminemment respectés viennent en aide au Señor Castro, que les bombes et les sabotages sont constants (18 bombes ont explosé à Santiago le 15 février dernier) et que les terribles opérations antiterroristes du gouvernement en place n'ont fait que radicaliser un peu plus la population contre le président Batista.

Partout dans l'île se développe un formidable mouvement d'opposition au général-président. Il est cependant encore loin d'avoir atteint un stade explosif. Les rebelles de la Sierra Maestra sont bloqués dans leurs montagnes. La situation économique est favorable. Le président Batista, soutenu par les plus hauts gradés de l'armée et de la police, devrait pouvoir se maintenir pour les deux années de mandat qui lui restent.

Cependant, des points noirs existent dans l'économie, en particulier en matière budgétaire. Le chômage est élevé, la corruption est endémique. Personne ne peut prédire l'avenir avec certitude, mais une chose est sûre : une période trouble s'annonce pour Cuba.

Fidel Castro et son mouvement du 26-Juillet sont la fougueuse incarnation de l'opposition au régime. Ce mouvement révolutionnaire, qui se dit socialiste, se distingue de l'opposition estudiantine [particulièrement active contre Batista], mais rassemble des jeunes de toutes origines. C'est aussi un mouvement nationaliste, ce qui, en Amérique latine, veut souvent dire aussi "antiyankee".

Son programme est vague et assis sur des généralités, mais il promet à Cuba une nouvelle donne radicale, démocratique et donc anticommuniste. Sa force essentielle, il la tire de sa lutte contre la dictature militaire du président Batista.

Pour me faire entrer dans la Sierra Maestra et me permettre de rencontrer Fidel Castro, des dizaines d'hommes et de femmes, à La Havane et dans l'Orient, ont pris des risques réels et terribles. Leur identité doit évidemment être protégée avec le plus grand soin : s'ils étaient identifiés, ils le paieraient inéluctablement de leur vie – non sans avoir été soumis aux séances de torture dont le régime est coutumier. Dans ces pages, aucun nom n'est cité, la géographie des lieux est maquillée et nombre de détails concernant la piste complexe et dangereuse qui permet d'entrer et de ressortir de la Sierra Maestra ont volontairement été omis.

A priori, le général Batista n'a aucun espoir de mater la révolte castriste. Tout juste peut-il espérer qu'une colonne de son armée tombera sur le jeune chef rebelle et son équipe et qu'elle les rayera de la carte. En tout état de cause, il n'est guère vraisemblable qu'ils y parviennent avant le 1er mars prochain, date fixée pour le rétablissement des garanties constitutionnelles.

Fidel Castro est le fils d'un Espagnol originaire de Galice, un Gallego – comme le generalísimo Francisco Franco. Au début de ce siècle, son père était manœuvre pour l'United Fruit Company, propriétaire de plantations de canne à sucre sur le littoral nord de la province de l'Orient. Grâce à sa carrure puissante, à sa force de travail et à son intelligence, Castro père s'est hissé dans l'échelle sociale jusqu'à devenir un riche planteur. A sa mort l'année dernière, chacun de ses enfants, y compris Fidel, a hérité d'une coquette fortune.

Un proche de la famille se souvient de Fidel âgé de 4 ou 5 ans, vivant alors une vie saine et laborieuse à la ferme. Son père le scolarise puis l'inscrit à l'université de La Havane, où il a étudié le droit ; il y devient l'un des meneurs du mouvement étudiant de 1952, en révolte contre le coup d'État militaire du général Batista et l'annulation de l'élection présidentielle qui devait se tenir cette année-là.

Contraint de fuir Cuba en 1954 [il quitte l'île en 1955], Fidel vit un temps à New York et à Miami.

Il l'avait annoncé, l'année 1956 devait être l'"année décisive" : avant que les douze mois ne soient écoulés, il serait "soit un héros, soit un martyr".

L'État le savait au Mexique, où il a entraîné pendant l'été [1956] un corps de jeunes gens ayant quitté Cuba et rallié sa cause. La fin de l'année approchant, l'armée cubaine était en alerte, consciente que quelque chose allait forcément être tenté, que Fidel Castro allait faire son retour. Dans une certaine mesure, Castro était déjà un héros pour la jeunesse cubaine depuis l'attaque désespérée du 26 juillet 1953, lancée avec ses conjurés sur la caserne de Moncada, à Santiago de Cuba. Les combats ont fait une centaine de victimes, étudiants et militaires confondus, mais l'attaque a été un échec. L'intervention de l'archevêque de Santiago, Mgr Enrique Pérez Serantes, a permis que le bilan ne soit pas plus lourd et que Castro et d'autres conjurés capitulent en échange de la promesse d'un procès équitable. Fidel Castro est alors condamné à quinze ans de prison, mais il bénéficie ensuite de l'amnistie prononcée lors de l'élection présidentielle du 1er novembre 1954 [l'amnistie date de 1955]. Il rejoint le continent, où il se lance dans l'organisation du mouvement du 26-Juillet. C'est sous cette bannière que la jeunesse de Cuba combat désormais le régime de Batista.

C'est le 2 décembre 1956 que le mouvement du 26-Juillet lance sa grande opération, qui sur le moment apparaît comme un cuisant échec. Ce jour-là, 82 hommes qui s'entraînaient depuis deux mois dans un ranch du Mexique arrivent à bord du Granma, un yacht motorisé de 18 mètres, sur le littoral de l'Orient, plus précisément sur la plage La Colorado [il s'agit en réalité de la plage Las Coloradas], au sud de Niquero. L'objectif de départ était de débarquer à Niquero même, pour y recruter des partisans et lancer une offensive ouverte contre le régime. Mais le Granma est repéré par un patrouilleur de la marine cubaine : des avions sont envoyés pour le mitrailler, contraignant l'équipage à l'échouage.

Par malchance pour le corps expéditionnaire rebelle, la plage se révèle un funeste marécage. Les hommes y perdent leurs vivres et l'essentiel de leurs armes et provisions et sont bientôt attaqués par des unités de l'armée. Ils se dispersent et gagnent les hauteurs, mais beaucoup y laissent la vie. Des 82 insurgés du Granma, il ne reste guère que 15 à 20 hommes quelques jours plus tard.

Depuis lors, le président Batista et son entourage sont brillamment parvenus à occulter les événements. Les jeunes hommes capturés par son armée ont été forcés de signer des déclarations

par lesquelles ils affirment que, si on leur avait bien assuré que Fidel Castro était à bord du Granma avec eux, ils ne l'y avaient jamais vu. Fidel avait-il jamais débarqué à Cuba ? Les autorités ont ainsi jeté le doute.

En raison de la censure de fer qui étroit l'île, La Havane et toutes les grandes villes cubaines bruissent des rumeurs les plus invraisemblables. Et le régime veille particulièrement à entretenir celle qui fait état de la mort de Fidel Castro. Seuls ceux qui combattent à ses côtés et ceux qui ont gardé la foi et l'espoir savent qu'il est bien vivant, ou en restent convaincus. Or jusqu'à présent, les personnes bien informées sont rares, et seraient en danger de mort si les autorités mettaient la main sur elles.

C'est dans ce contexte que l'auteur de ces lignes arrive à La Havane, le 9 février dernier, pour tenter de mettre au clair les événements. Dans le pays, la censure s'applique aussi bien aux journalistes cubains qu'aux correspondants étrangers. Tout le monde s'interroge, y compris les plus convaincus : "Si Fidel est vivant, pourquoi ne le montre-t-il pas par ses actes, ou bien en prenant la parole ?" Depuis le 2 décembre en effet, il garde un silence total - à moins qu'il ne soit mort.

Je devais apprendre plus tard que le Señor Castro attendait d'avoir réorganisé et reconstitué ses forces, et d'avoir pris le contrôle de la Sierra Maestra. Par chance, ce moment coïncide avec mon arrivée. Le chef rebelle vient de faire savoir à une source de confiance à La Havane qu'il souhaite rencontrer un correspondant étranger. A peine ai-je débarqué que cette source entre en contact avec moi. En raison de l'état de siège, il faut que le journaliste, une fois ses informations collectées sur place, écrive son article hors de Cuba.

Quelques semaines après [le débarquement du Granma], l'armée cubaine a répandu le bruit qu'elle était en train d'affamer les forces du Señor Castro dans les montagnes. Dans les faits, elle a bouclé la zone, installant postes fortifiés et colonnes d'infanterie pour surveiller étroitement toutes les routes. Les rumeurs qui parviennent jusqu'à La Havane, faisant état d'affrontements fréquents et de lourdes pertes pour les forces gouvernementales, sont vraies.

Pour rejoindre la ville voisine qui sera mon point de départ, il me faudra franchir un premier obstacle : les barrages routiers installés par le gouvernement. Le vendredi 15 février en fin d'après-midi, le contact de Fidel Castro me fait savoir à La Havane que le rendez-vous est fixé dans la Sierra pour la nuit du lendemain ; le chef des insurgés et ses hommes vont se risquer jusqu'aux contreforts de la Sierra pour m'épargner une trop longue ascension. Là-bas, il n'y a pas de routes, et le lieu fixé pour la rencontre n'est pas accessible à cheval non plus.

Plus de 800 kilomètres séparent La Havane de la région de l'Orient : pour arriver à temps et être prêt à grimper dans la Sierra le samedi après-midi, il va falloir rouler toute la nuit et la matinée.

Le plan imaginé pour passer les barrages routiers de l'armée dans l'Orient est aussi simple qu'efficace. Ma femme, qui nous accompagne, sert d'alibi. La saison touristique bat son plein à Cuba : rien de plus innocent qu'un couple de quinquagénaires américains roulant vers la province la plus belle et la plus fertile de l'île en compagnie de jeunes amis. Après un coup d'œil lancé à mon épouse et une petite seconde d'hésitation, les militaires nous font signe d'avancer, tout sourires. En cas de questions, nous avons prévu un petit topo, mais s'ils nous fouillent nous sommes cuits.

Nous atteignons ainsi la maison d'un sympathisant de Fidel Castro, à la lisière de la Sierra Maestra. Il est prévu que ma femme profite là de sa chaleureuse hospitalité, et qu'aucune question ne soit posée.

Une fois la nuit tombée, je suis conduit à une maison où attendent déjà les trois jeunes gens qui doivent m'accompagner. Il y a là "l'un des 82", fière expression qui désigne les rescapés du débarquement - je vais en rencontrer cinq ou six. Un messenger arrive au volant d'une jeep militaire ouverte.

Les nouvelles qu'il apporte ne sont pas bonnes. Une patrouille régulière de quatre soldats en jeep s'est postée sur la route que nous devons emprunter pour nous rapprocher du lieu du rendez-vous, à minuit, avec les éclaireurs de Castro. De plus, de lourdes pluies sont tombées sur la Sierra

l'après-midi, et la route s'est transformée en borbier. Peu importe, insistent les autres auprès du messager : Fidel Castro exige que j'y sois, quel qu'en soit le prix, et il faudra se débrouiller.

Le messager accepte à contrecœur. Un réseau très dense de chemins de terre sillonne l'immensité de la province de l'Oriente et ses plaines couvertes de plantations de canne et de riz. Le messager le connaît comme sa poche : en choisissant un parcours très tortueux, il pense pouvoir nous rapprocher suffisamment.

Il va nous falloir passer un barrage militaire et ensuite avancer avec la menace constante des patrouilles : nous devons avoir préparé un laïus efficace. Je suis donc un planteur américain de canne à sucre, je ne parle pas un mot d'espagnol et je fais route pour aller inspecter une plantation dans un village. L'un des jeunes, parlant l'anglais, est mon interprète. Chacun a son petit scénario.

Avant le départ, l'un des hommes me montre une liasse de billets d'environ 400 pesos [les coupures cubaines ont la même taille et la même valeur que les dollars américains] envoyés au Señor Castro. Si jamais nous sommes fouillés, la présence d'une telle somme n'étonnera pas, puisque je suis un "riche planteur américain". Fait intéressant, cette liasse de billets atteste aussi que Fidel Castro paie tout ce qu'il doit aux guajiros, ces petits paysans sans terre de la Sierra.

Le soldat de garde qui nous arrête semble un temps sceptique, mais notre petite histoire finit par le convaincre. Les heures de route se succèdent à travers plantations de canne, rizières et cours d'eau uniquement franchissables en jeep. Le messager nous a mis en garde contre un tronçon du parcours particulièrement surveillé par des patrouilles régulières, mais nous avons la chance de n'en croiser aucune. Finalement, après des kilomètres et des kilomètres dans la boue, la piste s'arrête.

Il est déjà minuit, l'heure prévue de notre rendez-vous avec les éclaireurs de Castro. Mais nous avons encore de la marche à faire, et une marche pénible de surcroît. Enfin, nous quittons le sentier et descendons un coteau jusqu'à un ruisseau qui coule, tempétueux, boueux et brun sous la lumière de la lune presque pleine. L'un des jeunes garçons glisse et tombe tout entier dans l'eau glacée. Je traverse le ruisseau, de l'eau jusqu'aux genoux – difficile de se maintenir debout. Une petite cinquantaine de mètres à grimper de l'autre côté, et nous voilà au lieu du rendez-vous.

La patrouille [de Castro] n'est pas là. Trois d'entre nous restent sur place pendant que les deux autres reviennent sur nos pas pour vérifier que nous ne sommes pas passés à côté des éclaireurs sans les voir ; quinze minutes plus tard, ils reviennent bredouilles. Le messager suggère alors que nous montions un peu plus haut : il prend la tête de notre petit cortège, mais il ne sait visiblement pas où aller. Les hommes du Señor Castro utilisent entre eux un signal particulier que je vais beaucoup entendre par la suite : deux sifflements graves, sourds, plats. L'un des membres de notre expédition les répète sans cesse, en vain.

Si bien que nous finissons par renoncer. Nous restons à couvert : le clair de lune est perçant, et les soldats sont proches, nous le savons.

Nous nous arrêtons sous les épaisses frondaisons d'arbres et de buissons, dégoulinants de pluie, avec sous nos pieds un sol détrempé, boueux. Assis, nous délibérons à voix basse. Le messager et un autre jeune homme ayant déjà combattu aux côtés de Castro se proposent de grimper le coteau à la recherche de rebelles.

Nous sommes donc trois à rester sur place : cette attente, qui durera plus de deux heures, est difficilement supportable. Nous sommes accroupis dans la gadoue, sans oser dire un mot ni bouger un cil, tentant de grappiller quelques minutes de sommeil, la tête posée sur les genoux, harcelés par des légions de moustiques qui s'offrent le festin de leur vie.

Enfin, le double sifflement tant attendu se fait entendre, prudent toutefois. L'un des hommes à mes côtés y répond et l'échange se poursuit un moment, comme entre deux groupes cherchant à se localiser dans un brouillard épais. Un membre de notre expédition a fini par trouver une patrouille d'éclaireurs : l'un d'eux revient avec lui nous chercher pour nous conduire à un bastion dans la montagne.

Notre éclaireur est un paysan qui doit connaître le terrain comme sa poche pour nous guider comme il le fait, vite, sans hésitation, à travers champs, sur des pentes abruptes, puis de nouveau dans la boue.

Nous voilà sur un heureux replat, en haut d'une pente qui dégringole ensuite brusquement. L'éclaireur s'arrête, siffle prudemment. La réponse se fait immédiatement entendre. On parlemente brièvement, puis on nous fait signe d'avancer, et nous dévalons dans un épais bosquet. Les feuilles et les branches dégoulinantes, cette végétation si dense, la boue encore et toujours sous nos pieds, le clair de lune : tout cela évoque plus une forêt équatoriale du Brésil que de Cuba.

Le camp du Señor Castro se trouve à quelque distance : un homme part annoncer notre arrivée et demander si Fidel va nous rejoindre ou si c'est nous qui devons aller à lui. Il revient avec une bonne nouvelle pour nous : nous pouvons rester là, Fidel arrivera avec l'aube. On me donne des crackers, qui ont bon goût. Quelqu'un étend une couverture sur le sol – quel luxe ! L'obscurité dans le bois est si épaisse qu'on n'y voit goutte.

Nous parlons le plus bas possible. Un homme me raconte qu'il a vu le magasin de son frère saccagé et incendié par des soldats du gouvernement, son frère emmené et exécuté. "Aujourd'hui, je n'échangerais pour rien au monde ma place ici, à combattre pour Fidel", dit-il.

Deux heures nous séparent encore de l'aube, et grâce à la couverture il est possible de dormir un peu.

Ce n'est qu'avec la lumière du jour que je mesure leur jeune âge à tous. Selon ses partisans, le Señor Castro a 30 ans, ce qui est beaucoup au sein du mouvement du 26-Juillet. Les armes et les uniformes de ses hommes sont hétéroclites, certains sont même en civil. Les fusils et l'unique mitrailleuse que je verrai sur place sont de fabrication américaine, des armes mises au rebut.

Le capitaine de cette petite troupe est un Noir trapu, qui arbore la moustache et la barbe, un sourire facile et radieux, et une soif de reconnaissance. De tous ceux que je rencontrerai, c'est le seul qui veut que son nom soit cité : Juan Ameda [il s'agit en réalité de Juan Almeida, qui deviendra le numéro 3 du régime castriste] est "l'un des 82".

Parmi les jeunes, plusieurs ont vécu aux États-Unis et parlent anglais, d'autres l'ont appris à l'école. L'un d'eux a été joueur de base-ball professionnel dans une division de second plan, et sa femme vit toujours en Amérique [il s'agit de Camilo Cienfuegos].

Dans cette partie de la Sierra, rien de comestible ne pousse. "Parfois nous mangeons, et parfois non", dit simplement un rebelle. Globalement, ils semblent plutôt en forme. Des partisans leur font parvenir de la nourriture, les agriculteurs aident, et des messagers de confiance descendent acheter des provisions, que les commerçants leur vendent à leurs risques et périls et en infraction avec les ordres du gouvernement.

Raúl Castro, le jeune frère de Fidel, un homme mince et charmant, arrive à notre campement avec d'autres hommes ; quelques minutes plus tard, Fidel en personne le suit à grandes enjambées. Il suffit de ce premier aperçu de son physique et de sa personnalité pour comprendre qu'on est devant un sacré bonhomme : un bon mètre quatre-vingt, le teint olive, un visage rond encadré d'une barbe hirsute. Il porte un treillis kaki et un fusil à lunette dont il tire une grande fierté. Ses hommes en posséderaient en tout une cinquantaine, et les soldats réguliers les craignent : "Nous pouvons les atteindre à presque 1 000 mètres avec ces armes", assure-t-il.

Après quelques banalités, nous allons nous installer sur ma couverture. Quelqu'un apporte du jus de tomate, des sandwiches au jambon, des crackers et du café. Pour l'occasion, le Señor Castro ouvre une boîte de bons havanes. Pendant les trois prochaines heures, assis là, il va parler.

Impossible, à aucun moment, de dépasser le stade du murmure : il y a des colonnes gouvernementales un peu partout autour de nous, assure Fidel Castro, et ils n'ont qu'une seule envie : les capturer, lui et ses hommes.

Castro a une personnalité fascinante. Ses hommes le vénèrent, c'est visible, et l'on comprend aisément pourquoi il a enflammé l'imagination de toute la jeunesse cubaine : voilà un homme

cultivé, dévoué à sa cause, un homme d'idéaux, de courage, doté de grandes qualités pour diriger des hommes.

A l'écouter raconter comment il a réussi à réunir les rescapés des 82 autour de lui, à maintenir les troupes régulières à distance pendant que des jeunes de tout l'Orient le rejoignaient, attisés par les opérations antiterroristes du général Batista, à s'armer et à s'approvisionner pour mener des attaques et des offensives de guérilla, on a le sentiment que Fidel Castro est désormais invincible. Peut-être est-ce illusoire, mais c'est en tout cas la conviction de ses hommes.

Ils ont livré de nombreux combats et infligé de lourdes pertes, raconte le Señor Castro. Les avions de l'armée surgissent tous les jours pour les bombarder ; à 9 heures pétantes, un appareil apparaît d'ailleurs au-dessus de nous, les rebelles prennent position, un homme en chemise blanche est caché à la hâte. Mais l'avion va lâcher ses bombes plus haut dans la montagne.

Castro est aussi un homme éloquent. Ses yeux bruns s'éclairent, il place son visage expressif tout près de celui de son interlocuteur, et sa voix qui murmure, comme au théâtre, prend des accents dramatiques et vivants.

"Nous combattons désormais depuis soixante-dix-neuf jours, et jamais nous n'avons été si puissants, expose Fidel Castro. Les soldats sont mauvais au combat, leur moral est au plus bas, et le nôtre ne pourrait pas être meilleur. Nous en tuons beaucoup, mais les prisonniers que nous faisons ne sont jamais exécutés. Nous les interrogeons, nous leur parlons gentiment, nous leur confisquons leurs armes et leur équipement, et nous les relâchons. Je sais qu'ils sont systématiquement arrêtés ensuite, et nous avons entendu dire que certains ont été fusillés pour l'exemple, mais ils n'ont pas envie de combattre, et ils ne savent pas s'y prendre dans cette guerre en pleine montagne. Nous, si. La radio parle aux Cubains de la guerre en Algérie, mais jamais de nous – idem dans la presse, à cause de la censure. Vous serez le premier à leur en parler. J'ai des partisans partout dans l'île, et tous les meilleurs éléments, les jeunes en particulier, sont avec nous. Le peuple cubain peut tout supporter, sauf l'oppression."

Je l'interroge sur la rumeur selon laquelle il s'apprête à déclarer un gouvernement révolutionnaire dans la Sierra. "Pas encore, l'heure n'est pas venue. Je le ferai savoir au moment opportun. L'attente rendra cette déclaration d'autant plus efficace, puisque tout le monde ne parle que de nous en ce moment. Nous sommes sûrs de nous. Rien ne presse. Cuba est en état de guerre, mais Batista ne veut pas que cela se sache. Une dictature, pour ne pas s'effondrer, doit toujours faire la preuve de sa toute-puissance. Nous sommes en train de faire la preuve de son impuissance."

L'État utilise des armes fournies par les États-Unis, déclare-t-il avec amertume, non seulement contre ses hommes, mais contre le peuple cubain tout entier. "Ils ont des bazookas, des mortiers, des mitrailleuses, des avions, des bombes. Mais nous sommes en sécurité dans la Sierra : il faudrait qu'ils viennent nous débusquer, et ils n'en sont pas capables."

Le Señor Castro parle un peu anglais, mais il préfère que notre entretien se déroule en espagnol et fait preuve d'une extraordinaire éloquence. Plus qu'un esprit militaire, c'est une âme politique. Il défend farouchement ses idées de liberté, de démocratie, de justice sociale, la nécessité de restaurer la Constitution et d'organiser des élections. Il a aussi des idées très claires en matière économique – mais qu'un économiste jugerait bien légères.

Le mouvement du 26-Juillet parle de nationalisme, d'anticolonialisme, d'anti-impérialisme. Interrogé sur cette idéologie, Fidel Castro se veut rassurant : "Soyez assuré que nous n'avons pas la moindre animosité envers les États-Unis et le peuple américain."

"Nous luttons avant tout pour une Cuba démocratique et la fin de la dictature. Nous ne sommes pas antimilitaristes, c'est pour cela que nous relâchons les soldats que nous faisons prisonniers. Il n'y a pas de haine de l'armée en tant que telle, car nous savons que les soldats sont des hommes bons, tout comme de nombreux officiers. Batista a déployé 3 000 hommes sur le terrain contre nous. Je ne vous dirai pas combien nous sommes de notre côté, vous le comprendrez. Lui fonctionne avec des colonnes de 200 hommes, nous avec des unités de 10 à 40 combattants – et c'est nous qui l'emportons. C'est une course contre la montre, et le temps joue en notre faveur."

Soucieux de montrer qu'il entretient des rapports équitables avec les guajiros, il demande qu'on lui apporte "le cash". Un soldat lui tend un paquet emballé dans du tissu brun foncé, que le Señor Castro déballe : une liasse de pesos haute d'une trentaine de centimètres au moins – 4 000 dollars environ, précise-t-il, ajoutant qu'il n'a jamais manqué de fonds, et qu'il est en mesure d'en réunir davantage.

"Pourquoi un soldat payé 72 dollars par mois irait-il mourir pour Batista ? Quand nous aurons remporté la victoire, nous les paierons 100 dollars par mois, et en plus ils seront au service d'une Cuba libre et démocratique."

"Je suis toujours sur la ligne de front", explique Fidel Castro, ce que confirment ses hommes. Dans ces conditions, l'armée devrait pouvoir le capturer. Mais le fait est que pour l'heure il semble invulnérable.

"Ils ne savent jamais où nous nous trouvons, assure-t-il alors que le groupe se lève pour prendre congé. Nous, en revanche, nous savons en permanence où ils sont. Vous avez pris un sacré risque en venant jusqu'ici, mais nous contrôlons toute la zone, et nous allons pouvoir vous faire repartir en toute sécurité."

Effectivement. Nous repartons péniblement en sens inverse, dans le sous-bois mais en plein jour, veillant toujours à rester à couvert. L'éclaireur file, tel un pigeon voyageur, à travers bois et champs, là où il n'y a aucun chemin, et il nous conduit directement vers une ferme à la lisière de la Sierra. Nous nous cachons dans une petite pièce pendant que l'un d'entre eux emprunte un cheval pour aller chercher la jeep dissimulée pour la nuit.

Au seul barrage routier de l'armée, le soldat de faction se montre si méfiant que notre sang se glace d'effroi. Finalement, il nous laisse passer.

Une fois propre et rasé, je ressemble de nouveau à ce touriste américain flanqué de son épouse "camouflée", et c'est sans encombre que nous franchissons d'autres barrages routiers pour regagner La Havane. Aux yeux de tous, nous sommes partis en week-end à la pêche, et c'est tranquillement que nous embarquons à bord de notre avion pour New York.

Herbert Matthews